

# Rousseau juge de Jean-Jacques

Études sur les *Dialogues* / Studies on the *Dialogues*

sous la direction de /edited by

Philip Knee et Gérard Allard

Pensée Libre N° 7

CANADIAN CATALOGUING  
IN PUBLICATION DATA

Main entry undert title:

Rousseau juge de Jean-Jacques :  
Études sur les *Dialogues*

(Pensée Libre: no. 7)

Text in French and English.

Includes bibliographical referen-  
ces.

ISBN 0-9693132-6-8

I. Rousseau, Jean-Jacques, 1712-  
1778. Studies on *Dialogues*. Knee,  
Philip and Allard, Gérald. II. North  
American Association for the  
Study of Jean-Jacques Rousseau.  
III. Title: Rousseau juge de Jean-  
Jacques, Studies on the *Dialogues*.  
IV. Series.

DONNÉES DE CATALOGAGE  
AVANT LA PUBLICATION

Vedette principale au titre:

Rousseau juge de Jean-Jacques :  
Études sur les *Dialogues*

(Pensée Libre: no. 7)

Texte en français et en anglais.

Comprend des références biblio-  
graphiques.

ISBN 0-9693132-6-8

I. Rousseau, Jean-Jacques, 1712-  
1778. Études sur les *Dialogues*. I.  
Knee, Philip et Allard, Gérald. II.  
Association nord-américaine des  
études Jean-Jacques Rousseau. III.  
Rousseau juge de Jean-Jacques :  
Études sur les *Dialogues*.  
IV. Collection.

The publication of this volume was made possible by the cooperation of the North American Association for the Study of Jean-Jacques Rousseau and Université Laval, Québec.

Ouvrage publié grâce au concours de l'Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau et de l'Université Laval, Québec.

© Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau /North American Association for the Study of Jean-Jacques Rousseau, 1998.

ISBN 0-9693132-6-8

Collection *Pensée Libre* dirigée par Guy Lafrance.  
*Pensée Libre* series editor: Guy Lafrance.

Imprimé au Canada  
Printed in Canada

## La figure du philosophe

*Rousseau juge de Jean-Jacques* pose le problème de la représentation de l'écrivain en termes de défiguration par l'opinion, comme si aucune image authentique ne pouvait s'inscrire dans l'espace du public sans être aussitôt dénaturée par tout ce qui a trait, justement, au caractère public de la représentation. Mais n'est-ce pas, dans cette œuvre, la manipulation qui fait qu'il y a opinion publique ? Peut-être celle-ci y est-elle avant tout définie négativement, par la machination dont elle est l'objet, et finalement le sujet d'instigation <sup>1</sup>. Il semble que le texte de Rousseau travaille cette impossibilité, rivée à la notion même de public, et nous voudrions tenter de le montrer à partir d'un certain nombre de passages qui déplacent quelque peu la question, en la posant en termes d'identification.

Au cours du Deuxième Dialogue, Jean-Jacques est en effet rapporté à plusieurs reprises à des figures de philosophes, de philosophes antiques Diogène, Épictète et Socrate <sup>2</sup>. Il ne s'agit pas d'identification au sens subjectif - dans la mesure où ce n'est pas Jean-Jacques qui lui-même *se* reconnaît ou *se* dessine sous les traits d'un autre, fût-il un des plus grands esprits de l'Antiquité, ou son innocence qui s'identifierait

---

<sup>1</sup>.« Il est, pour ainsi dire, des épidémies de l'esprit qui gagnent les hommes de proche en proche comme une espèce de contagion; parce que l'esprit humain naturellement paresseux aime à s'épargner de la peine en pensant d'après les autres, surtout en ce qui flate ses propres penchans. Cette pente à se laisser entraîner ainsi s'étend encore aux inclinations, aux goûts, aux passions des hommes; l'engouement général, maladie si commune dans votre nation, n'a point d'autre source, et vous ne m'en direz pas quand je vous citerai pour exemple à vous-même. [...] Cette aversion une fois inspirée s'étend, se communique de proche en proche dans les familles, dans les sociétés, et devient en quelque sorte un sentiment inné qui s'affermi dans les enfans par l'éducation et dans les jeunes gens par l'opinion publique (889). »

<sup>2</sup>.Il faudrait sans doute ajouter à ces trois noms celui de Timon le misanthrope, contemporain de Socrate, que la haine pour ses semblables a conduit à vivre dans la solitude. Une note de *Rousseau juge de Jean-Jacques* (788) s'y réfère en effet, pour reprendre à travers l'identification à la figure du misanthrope athénien le problème du lien entre solitude et misanthropie, que Rousseau refuse en établissant au contraire la nécessité que l'homme vertueux soit solitaire et celui qui hait les hommes en recherche la compagnie afin de leur nuire d'autant mieux.

dans les paroles d'un tiers à quelque figure d'innocence<sup>3</sup>. Il est alors plus approprié de parler à cet égard d'*assignations* collectives c'est avant tout dans le discours des autres sur J. J., dans le discours de l'opinion publique, ou en relation avec celui-ci, que l'affectation d'une identité trouve son lieu, en engageant à chaque fois des situations un peu différentes. Mais ces assignations constituent aussi, en elles-mêmes pourrait-on dire, une manière de problématiser l'identification, puisque, on le verra, c'est bien l'identité de Jean-Jacques, à travers sa figure publique, qui s'y joue.

Le texte des *Dialogues* induit ainsi la signification de ces figures en fonction de leur position à l'intérieur du discours argumentatif des personnages. Nous allons par conséquent moins nous intéresser à la place que telle ou telle de ces figures occupe dans la pensée et l'œuvre de Rousseau qu'au rôle bien précis qu'elles viennent jouer ici, puisqu'elles ne doivent pas être imputées à Jean-Jacques, mais à la discussion qui oppose Rousseau et le Français. Les *Dialogues*, on le sait, ne donnent pas directement la parole à celui qui les écrit, pas plus qu'à la figure fictive qui y renvoie - si ce n'est peut-être dans les notes en bas de page. Dès lors, c'est à partir des discours tenus *sur* la personne absente de l'auteur qu'il faut interroger ces rapprochements. Si on les examine, ils semblent en effet refléter l'intégration, au texte de la discussion et au portrait verbal de Jean-Jacques, du discours de la polémique qui est dirigé contre lui et répandu dans l'opinion par les membres du complot, tel qu'il est possible d'en retrouver les traces (cette fois biographiques) notamment à l'intérieur de la correspondance de Rousseau ou de celle de ses ennemis.

Le long exposé dans lequel le personnage de Rousseau retrace son séjour auprès de Jean-Jacques s'ouvre avec le récit fait par celui-ci des dernières années de sa vie, qui l'ont vu abandonner la société des hommes pour se retirer à l'intérieur de lui-même et commencer une existence solitaire. Une longue phrase, dont le caractère autobiographique se rapporte vraisemblablement au moment de la lecture des *Confessions*, relate comment J. J. a renoncé à trouver quelqu'un qui pourrait lui dire la vérité sur le complot dont il se devine la victime « Il me dit que [...] indigné d'être ainsi le jouet de ses prétendus amis, il cessa de les voir, se retira sans leur cacher son dédain, et après avoir cherché longtemps sans succès un homme, éteignit sa lanterne et se renferma tout à fait au dedans de lui (792). »

La dernière partie de la phrase se réfère implicitement à une

---

<sup>3</sup>. Voir sur ce point l'article de J. Berchtold, « Jean-Jacques dans le taureau de Phalaris. Mythologisation du moi-victime et modèles d'identité dans *Rousseau juge de Jean-Jacques* », dans *Mélanges Renate Böschstein* (à paraître).

anecdote bien connue de la vie de Diogène le Cynique rapportée par Diogène Laërce le philosophe se promène en plein jour dans les rues d'Athènes une lanterne à la main, disant à ceux qu'il croise sur son chemin qu'il cherche un homme, c'est-à-dire l'Homme, qu'ils ne sont pas. Le terme *homme* est ainsi à entendre au double sens d'espèce humaine - avec la connotation morale qu'il faut y lire (un homme véritablement *humain*) - et d'individu singulier. L'article indéfini *un* peut alors s'inscrire dans ces deux niveaux de signification, en déterminant tout d'abord la singularité de l'individu, puis en spécifiant par un élément quantitatif la qualité anthropologique attachée à la notion d'homme, ce qui revient alors à renchérir sur la singularité qu'il y aurait à trouver *l'homme* véritable. Le texte des *Dialogues* reprend à son propre compte le jeu sur le mot *homme* (et l'ambiguïté qui en découle si on est à la recherche de l'être qui exemplifie l'espèce humaine, c'est qu'on ne peut justement trouver que des individus corrompus), mais au second degré, c'est-à-dire avec une valeur citationnelle qui implique que la référence à Diogène soit transparente pour un lecteur, même si le nom du philosophe cynique n'apparaît pas. Allusion donc, et intégration au contexte autobiographique plus général du passage dans lequel la phrase est comprise<sup>4</sup> Jean-Jacques, persécuté et diffamé, renonçant à tout espoir de trouver la vérité parmi ses contemporains et se retirant dans la solitude, est un Diogène qui abandonnerait sa recherche d'un homme sage et vertueux. Le contenu autobiographique de la phrase évoque alors le repliement sur le moi comme un abandon de l'investissement collectif de la vérité au profit d'un *dedans de soi*, qui ne peut advenir qu'une fois que l'humanité a pour ainsi dire disparu.

Or le nom de Diogène apparaît bel et bien, un peu plus loin dans le dialogue entre Rousseau et le Français, mais cette fois avec des sous-entendus qui diffèrent du tout au tout de la première mention. La seule activité d'écriture de Jean-Jacques est désormais de copier les partitions de musique qu'on lui apporte, « à dix sols la page ». Feint-il ce travail afin de mieux dissimuler ses activités d'empoisonneur public, comme le dit l'opinion, ou l'effectue-t-il en toute honnêteté ? Une telle façon de gagner sa vie lui est-elle nécessaire ou joue-t-il l'humilité ? Le personnage Rousseau s'interroge « S'il avoit réellement besoin de ce métier pour vivre, ou si c'étoit une affectation de simplicité ou de pauvreté pour

---

<sup>4</sup>. La même référence indirecte à Diogène éteignant sa lanterne se retrouve ailleurs chez Rousseau à partir de l'année 1762, notamment dans la correspondance des années 1771-1772, ainsi que dans la Huitième Promenade. Pour l'ensemble des occurrences et la place de Diogène dans l'œuvre de Rousseau, voir Y. Touchefeu, *L'Antiquité et le christianisme dans la pensée de J.-J. Rousseau*, Thèse d'État, Paris, École Pratique des Hautes Études en Sciences Sociales, 1992, pages 632 et 633.

faire l'Épictète et le Diogène, comme l'assurent vos Messieurs (830). »

La double référence à Diogène et à Épictète se rapporte à présent à l'imposture qui caractérise, selon les Messieurs du complot, la conduite et les écrits de Jean-Jacques. Un pareil usage de l'antonomase pour qualifier Rousseau est certes fréquent chez ses contemporains, en bien comme en mal - mais avant tout en mal. Voltaire le traite ainsi successivement de « singe de Diogène » dans ses notes en marge du *Second Discours*, de « singe manqué de l'Arétin » et de « bâtard du chien de Diogène » dans *Les Honnêtetés littéraires* en 1767<sup>5</sup>, et la liste se poursuit<sup>6</sup>. Il faut citer aussi le passage de *l'Essai sur la peinture* de Diderot, qui commente le portrait de Rousseau peint par La Tour en 1753 et exposé au Salon du Louvre en août et septembre de la même année « M. de La Tour, si vrai, si sublime d'ailleurs, n'a fait du portrait de M. Rousseau qu'une belle chose au lieu d'un chef d'œuvre qu'il en pouvait faire. J'y cherche le censeur des lettres, le Caton et le Brutus de notre âge ; je m'attendais à voir Épictète en habit négligé, en perruque ébouriffée, effrayant par son air sévère les littérateurs, les grands et les gens du monde, et je n'y vois que l'auteur du *Devin du village* bien habillé, bien peigné, bien poudré et ridiculement assis sur une chaise de paille<sup>7</sup>. »

Le texte de Diderot inscrit la figure de Rousseau à l'intérieur d'une double image *publique*, dont les deux versants contradictoires

<sup>5</sup>. Cité par G. R. Havens, *Voltaire's Marginalia on the pages of Rousseau*, Columbus, The Ohio State University, 1933, page 21.

<sup>6</sup>. Voir la lettre du 21 juillet 1762 à Germain Gilles Richard de Ruffey « On dit qu'un jour le chien de Diogène rencontra la chienne d'Erostrate et lui fit des petits dont Jean-Jacques est descendu (Voltaire, *Correspondance complète*, VI, éd. T. Besterman, Paris, Gallimard, La Pléiade, page 985) », et celle du 19 février 1761 à Madame d'Épinay « Pour Jean-Jacques ce n'est qu'un misérable qui a abandonné ses amis, et qui mérite d'être abandonné de tout le monde; il n'a dans son cœur que la vanité de se montrer dans les débris du tonneau de Diogène, et d'ameuter les passants, pour leur faire contempler son orgueil et ses haillons (pages 283 et 284). » Mais Rousseau est comparé à Diogène sur un ton positif par ses admirateurs, comme le montre une lettre à l'écrivain du 21 janvier 1761 « Les Sottes gens ont cru vous abaisser en vous comparant à Diogène le philosophe de l'antiquité, qui a eu le plus d'esprit et qui a Sceu le mieux mettre le prix aux choses. » (lettre d'Adrien Cuyret, *Correspondance complète*, # 1228). Par ailleurs, plusieurs pièces de théâtre montrent Rousseau (de son vivant et jusqu'après sa mort) sous les traits, caricaturaux ou élogieux, d'un Diogène ou d'un Socrate. Voir H. Guénot, « Jean-Jacques Crispin ? Diogène ? Socrate ? La représentation théâtrale de Rousseau (1755-1819) », dans *Études J.-J. Rousseau*, n°1, Reims, 1987, pages 93 à 124.

<sup>7</sup>. Diderot, *Essai sur la peinture*, dans *Œuvres*, IV, éd. L. Versini, Paris, Robert Laffont, 1996, page 485. Le texte est considéré généralement comme ayant été écrit autour de 1765, donc après la rupture entre les deux hommes.

indiquent bien la duplicité et l'hypocrisie de celui qui y est dépeint Épicète, Caton et Brutus dans ses écrits, petit homme de salon sur son portrait. Quelle image est imaginaire et fausse, forgée par ses œuvres ? Laquelle est faite d'après nature ? Par la fonction sociale qu'ils portent indirectement en eux, à travers la notion d'imitation, les noms de Diogène et d'Épicète assignent alors à Rousseau, ou au personnage de Jean-Jacques, le rôle de « philosophe de salon ». L'austérité que celui-ci montre dans ses œuvres est celle d'un Diogène en identifiant Jean-Jacques à telle ou telle figure, on réduit sa pensée, dont la nouveauté n'est rien d'autre que la reproduction d'une certaine attitude, d'une certaine pose ; et cette reproduction ne peut être alors qu'affectation, endossement d'un rôle (de salon) bien connu. Si le rapprochement avec Diogène et Épicète a effectivement ce sens mondain (bien entendu on ne le rapproche pas directement de ces figures, mais on l'accuse lui-même de les jouer, d'affecter le philosophe vertueux), il faut voir que c'est le fait même de l'identification qui porte en lui ce germe. L'article « Cynique » de l'*Encyclopédie*, non signé mais attribué avec une très grande certitude à Diderot<sup>8</sup>, présente une réflexion sur ce qu'on pourrait décrire comme une *pathologie* de l'identification chez le philosophe et professeur de vertu « La vertu d'Antisthène étoit chagrine, ce qui arrivera toujours, lorsqu'on s'opiniâtera à se former un caractere artificiel et des mœurs factices. Je voudrois bien être Caton, mais je crois qu'il m'en coûteroit beaucoup à moi et aux autres, avant que je le fusse devenu. Les fréquens sacrifices que je serois obligé de faire au personnage sublime que j'aurois pris pour modele, me rempliroient d'une bile âcre et caustique qui s'épancheroit à chaque instant au dehors. Et c'est-là peut-être la raison pour laquelle quelques sages et certains dévots austeres sont si sujets à la mauvaises humeur. Ils ressentent sans cesse la contrainte d'un rôle qu'ils se sont imposé, et pour lequel la nature ne les a point faits ; et ils s'en prennent aux autres du tourment qu'ils se donnent à eux-mêmes. Cependant il n'appartient pas à tout le monde de se proposer Caton pour modele. » L'article établit une sorte de diagnostic critique de l'identification, qui pourrait être adressé à Rousseau, avec peut-être une part de la malveillance (même si le volume IV de l'*Encyclopédie*, où se trouve cet article, a paru en 1754, soit avant la brouille). Cette véritable *manie* de s'identifier à un modèle de vertu est ainsi responsable de la détérioration de son rapport avec les autres, sur lesquels il rejette les

---

<sup>8</sup>. Il fait partie de la série d'articles consacrés à l'histoire de la philosophie qui ont été rédigés par Diderot à partir de l'*Historia critica philosophiæ* de Brucker (1744). L'article figure dans deux des trois recueils d'articles de Diderot composés par Nageon, la *Philosophie ancienne et moderne* (1791) et les *Œuvres* (1798). Voir J. Proust, *Diderot et l'Encyclopédie*, Paris, Colin, 1962.

souffrances provoquées par son incapacité à rejoindre un point que la nature a fixé en dehors de sa portée.

On dresse ainsi de l'écrivain un portrait fait de l'extérieur Jean-Jacques joue le sage stoïcien, le solitaire cynique pour acquérir une gloire hypocrite de petit calculateur, tout le contraire de ce qu'il prétend être et professer<sup>9</sup>. C'est bien là, à l'état de germe, la dissociation entre l'homme des écrits et l'homme réel qui est reprise et discutée par le Premier Dialogue. Dans la caricature, la personne se dissocie des ouvrages dont elle est l'auteur pour devenir elle-même caricature, du fait de la séparation qui l'affecte caricature de ses œuvres d'abord et, à partir de cette première dissociation, caricature de sa propre identité. On retrouve ici à l'œuvre un effet identique à celui qui est provoqué par l'entreprise des portraits défigurés dont il est question au début du Deuxième Dialogue la représentation publique de Jean-Jacques, en défigurant celui-ci aux yeux des autres, menace en fin de compte l'original et son exemplarité, c'est-à-dire sa portée publique. L'accusation d'« affecter le Diogène » et l'« Épictète » dans le Deuxième Dialogue apparaît alors comme une accusation diffusée au sein du public par les membres de la ligue, pour dire l'hypocrisie et le masque, le jeu calculé du moi et de l'innocence. Comment interpréter alors l'identification implicite de Jean-Jacques avec Diogène dans le discours du personnage Rousseau - avec un Diogène qui a renoncé à la recherche d'un *autre* vertueux, et qui permet d'exprimer précisément le repli de Jean-Jacques dans l'intériorité de son moi innocent ?

Dans les deux cas, la comparaison est le fait du personnage Rousseau, mais celui-ci rapporte dans le premier passage les propos de Jean-Jacques (« Il me dit que... »), tandis que dans le second, il se fait l'écho des Messieurs du complot. Nous sommes donc à chaque fois en face d'une parole indirecte, que l'on énonce à nouveau, mais dans un contexte assez différent suivant l'un ou l'autre moment du texte. Et cette différence est peut-être importante par elle-même il s'agit, dans le premier exemple, du récit des propres paroles de Jean-Jacques, insérées, au discours indirect, à l'intérieur de la narration faite par le personnage

---

<sup>9</sup>. Les *Dialogues* insistent à plusieurs reprises sur l'accusation faite à Jean-Jacques d'être un hypocrite et un Tartuffe « Donne-t-il l'aumône ? Ah le Caffard ! La refuse-t-il ? Voilà cet homme si charitable ! S'il s'enflamme en parlant de la vertu, c'est un Tartuffe ; S'il s'anime en parlant d'amour, c'est un Satyre (909). » L'ambivalence de la figure de Diogène au XVIII<sup>e</sup> siècle - à la fois austère et sans pudeur, vertueux et cynique - transparait peut-être dans le texte des *Dialogues* quand il s'agit de décrire la réversibilité du caractère de Jean-Jacques, dénoncée faussement par les accusations qui sont portées contre lui « Depuis qu'on s'est avisé de l'eplucher avec plus de soin, on l'a trouvé non seulement différent de ce qu'on le croyoit, mais contraire à tout ce qu'il prétendoit être. Il se disoit honnête et modeste, on l'a trouvé cynique et débauché (877). »



Rousseau de leurs conversations. Nous avons affaire ainsi au rapport d'une parole authentique, certes médiatisée par le texte - ou plus exactement par le discours (fictif) de Rousseau, tel qu'il nous est transmis littéralement par les *Dialogues*, soit par un locuteur dont l'honnêteté de sentiment et le rapport privilégié à la vérité est affirmé à maintes reprises. En sorte que la fidélité du personnage Rousseau à la littéralité du discours que J. J. lui a adressé n'est ainsi pas en question. Dans le second passage, le personnage répète au contraire une opinion diffuse, qui ne désigne aucune situation d'interlocution déterminée ; alors que le premier texte appartient à la narration d'une conversation avec Jean-Jacques qui s'est bel et bien tenue (avec les marques du récit d'un événement singulier le passé simple du temps verbal, qui indique un événement unique, et un échange pronominal, dont la valeur déictique réfère à une situation de communication supposée précise), l'énonciation du second prend place à l'intérieur d'une sorte de présent intemporel, qui signale le caractère foncièrement *inactuel* et irréférable d'une parole diffuse et publique, celle de la rumeur et de la calomnie, dont l'énonciateur est anonyme (les Messieurs) et le destinataire virtuellement universel. Une parole dont la virtualité de contagion fait tout aussi bien l'universalité <sup>10</sup> la rumeur s'adresse à quiconque voudra bien se laisser convaincre par elle. « Comme l'assurent vos Messieurs » il faut remarquer la nature intransitive du verbe qui dit ici la source de la parole qu'on rapporte, par opposition au « il me dit » de l'autre extrait, qui implique, lui, deux sujets au sein d'une interlocution. Que faire alors du « vos », qui désigne l'origine du complot ? Il reflète la situation d'interlocution présente, entre le personnage Rousseau et le Français, inscrivant l'accusation qui porte la défiguration dans le cadre même de la discussion des deux personnages. Du fait de sa valeur déictique, l'adjectif possessif tisse alors un lien entre le foyer de la rumeur et la conversation actuelle le personnage Rousseau, prêtant sa bouche aux calomnies des Messieurs, se fait bien le relais de leurs accusations, mais sans toutefois les assumer lui-même. Il les réfère au contraire aussitôt (bien que de façon indirecte) au Français, qu'il désigne de ce fait comme l'énonciateur possible d'une calomnie dont il n'est, lui, qu'un porte-voix porte-voix d'une opinion faussement publique, faussement universelle, en raison même de la manière dont elle fonde son caractère d'opinion. Le complot n'est certes rien par lui-même, mais il prend sa réalité et sa puissance de l'adhésion d'une voix singulière, sans que celle-

---

<sup>10</sup>. Dans la première citation que nous avons donnée le personnage Rousseau décrit la propagation parmi la société de la haine à l'égard de Jean-Jacques comme une « épidémie de l'esprit (voir note 1 de la première page de ce texte) ».

ci sache pour autant de quoi il ressort exactement <sup>11</sup>. Au moment précis où l'opinion diffamante est énoncée, le personnage Rousseau l'éloigne donc de lui-même. Il l'abandonne à l'état trompeur de la rumeur, comme décomposée dans le procès de sa propagation, saisie entre les deux voix singulières qui pourraient la rendre actuelle si elles en faisaient leur propre opinion et leur propre discours. Le détachement de l'un (« vos Messieurs », non pas les miens) équivaut alors à l'adhésion de l'autre. Le texte des *Dialogues* semble ainsi composé pour mieux faire entendre à son lecteur la différence sensible qu'il y a entre ce que Jean-Jacques est en réalité et le voile de mensonges et de calomnie dont il est couvert par l'opinion. Au discours sincère et intersubjectif de l'écrivain retiré du commerce du monde s'oppose la rumeur impitoyable que les Messieurs nourrissent de l'arrachement de chaque individu à la rectitude de sa voix propre. La représentation publique de Jean-Jacques en faux Diogène est donc comme intériorisée par le portrait que les *Dialogues* présentent de l'écrivain solitaire (et la phrase de la page 792 décrit bien un processus d'intériorisation), intégrée jusque dans les implications contradictoires qu'une lecture pourrait apparemment en tirer. En montrant un Jean-Jacques défiguré par la rumeur, le texte en dresse peut-être un portrait exact il cherche à rétablir l'image intérieure de l'écrivain au sein même des conditions de représentation de l'image publique, afin d'en démonter et d'en redresser les effets funestes.

*Rousseau juge de Jean-Jacques* évoque une troisième figure de philosophe antique à propos de J. J. Socrate. Vers le milieu du Deuxième Dialogue, le Français rapporte le bruit selon lequel Jean-Jacques, sous couvert de s'intéresser à la botanique, cherche en réalité à empoisonner ses semblables « Une ecuellée de jus de cigue ne suffit pas à Socrate ; il en fallut une seconde ; il faudroit donc que J. J. fit boire à son monde des bassins de jus d'herbes ou manger des litrons de graines (834). » Si on lit attentivement la comparaison établie par le Français, on risque bien de voir en Socrate un empoisonneur. Sur la base commune constituée par le thème de la quantité de poison nécessaire à un empoisonnement, le Français amalgame en effet dans sa comparaison deux situations qui sont en fait dans son esprit l'inverse l'une de l'autre la mort de Socrate forcé

---

<sup>11</sup>. « Selon vous c'est un système de bienfaisance envers un scelerat ; selon lui c'est un complot d'imposture contre un innocent ; selon moi, *c'est une ligue dont je ne détermine pas l'objet, mais dont vous ne pouvez nier l'existence puisque vous-même y êtes entré* (781, les italiques sont ajoutés). » Le complot est défini dans ces lignes comme un milieu *indéterminé*, c'est-à-dire sans objet véritable, mais dont la réalité est assurée par l'implication d'un sujet quelconque, ici l'interlocuteur de Rousseau. C'est bien le relais de la parole accusatrice qui confère à la ligue son existence de généralité, à partir de sa propagation potentielle à l'ensemble de la société.

de boire la ciguë et les activités d'empoisonneur de Jean-Jacques selon les affirmations du complot. Toute la structure syntaxique de la phrase semble conçue à vrai dire pour entretenir la confusion le sujet impersonnel des verbes ne permet pas d'éclaircir la perspective selon laquelle il faut identifier le rapport du sujet à l'action représentée par le verbe « il en fallut », « il faudrait donc » paraissent au contraire indiquer une continuité dans l'identité du sujet et de l'action produite par celui-ci ; continuité renforcée, cette fois sur le plan logico-syntaxique, par le connecteur « donc », qui marque en réalité un lien de consécution plutôt vague entre les deux termes de la comparaison. Or il y a bien dans les deux éléments qui sont comparés, une exacte inversion de la situation respective de chacun. On confond la victime et l'assassin alors que la cité force Socrate à boire la ciguë, Jean-Jacques s'apprête à empoisonner le monde entier. Il y a de l'un à l'autre un renversement du rapport entre l'individu et la collectivité c'est à présent, dans l'esprit du Français, l'individu qui s'apprête à mettre à mort le collectif. La confusion permet alors autant d'effets de lecture selon le point de vue adopté à son égard. Comme l'empoisonnement *actif* perpétré par Jean-Jacques est davantage spécifié que l'empoisonnement dont Socrate est la victime (il n'est pas dit *en quoi* exactement *le ciguë* va servir à Socrate, alors qu'on avoue que Jean-Jacques espère faire boire son poison à quiconque passera à sa portée), Socrate devient lui-même, si on lit le passage qui le concerne à la lumière de la comparaison avec Jean-Jacques, un empoisonneur, pour un lecteur qui ignorerait l'histoire de sa vie - et pourquoi le Français ne serait-il pas ce lecteur, aussi aveugle au destin de Socrate qu'il l'est à celui de Jean-Jacques ? L'effet d'inversion entre les deux figures qui sont ainsi mises en parallèle peut être alors interprété à partir d'une visée ironique ; d'autant plus que cette ironie est présentée par le texte comme un acte involontaire, puisqu'elle prend place dans l'esprit naïf du Français, induit en erreur comme il l'est par les Messieurs du complot.

L'autre conséquence de la confusion entre Socrate et Jean-Jacques, c'est, bien entendu, que Jean-Jacques apparaît lui aussi comme « empoisonné », sinon réduit au silence par la collectivité, à l'image de Socrate. L'identification et la comparaison avec Socrate doit alors être comprise à partir de la charge d'ironie dégagee par la première lecture une fois que celle-ci a éclaté, mettant en pièces du même coup la soi-disant naïveté du complot et la fausse bienveillance de la trame calomnieuse - telle qu'elle est relayée par l'opinion dans le discours du Français -, la valeur apologétique de la comparaison peut apparaître plus évidemment. Un curieux mécanisme démonte soigneusement la forme dialogique de l'œuvre, sans toutefois que la question se réduise à celle d'un faux dialogue, mais en montrant au contraire que cette forme est étayée de manière très construite le Français, dans toute sa franche

naïveté, se fait la voix de l'opinion, dont les propos sont intrinsèquement des inversions de la vérité sur tout ce qui touche Jean-Jacques. Ceux-ci sont susceptibles en tant que tels de donner lieu à un contenu ironique, dès que l'inversion est articulée dans ses conséquences les plus extrêmes et les plus absurdes, exposant en quelque sorte, derrière la naïveté de bonne foi de ceux qui ont abdicé en la matière tout jugement personnel, la pure rage de noircir et de diffamer J. J., même au prix de raisonnements qui démontrent d'eux-mêmes l'arbitraire de la haine sur laquelle ils sont fondés. Le discours du Français est à ce moment comme pris en charge par une instance seconde et supérieure, par une voix narrative qui a du mal à se dissimuler derrière la forme dialogique de l'œuvre. Mais la perception de cette instance *auteuritaire* doit être devinée implicitement par le lecteur sur la base de la compréhension de l'ironie qui se dissimule dans les propos du Français et que celui-ci n'a pas reconnue son ignorance est même, nous l'avons dit, la condition nécessaire à ce que le mécanisme fonctionne. La lecture des *Dialogues* doit alors passer à travers les différents étagement vocaux du texte, de l'opinion publique au discours des deux interlocuteurs, et de celui-ci au véritable énonciateur de l'œuvre, son auteur, qu'elle postule à partir de la valeur apologétique qu'elle aura su déduire logiquement des arguments présentés. L'interprétation que cette voix comme de surplomb présente à son lecteur se détache immédiatement du discours littéral du Français, afin de suggérer une identification par l'absurde entre Socrate et Jean-Jacques, qui dit exactement le contraire des opinions exprimées par le personnage. L'identification produite par le texte doit donc bien être lue sur un mode ironique, mais ce faisant elle met en contradiction l'exemplarité du modèle de vertu philosophique que Socrate représente pour les contemporains, et plus spécialement pour la « secte philosophique » qui est à l'origine du complot. Socrate n'est pas identifié directement à Jean-Jacques<sup>12</sup>, mais l'image du philosophe dans le discours du public amène ce dernier à se contredire quand il prône dans un même mouvement l'exemplarité du philosophe antique et la monstruosité hypocrite de Jean-Jacques. La mise en contradiction établit alors un lien entre le spectacle de Socrate qui se donne la mort et Jean-Jacques qui est lui aussi poussé au suicide par la ligue<sup>13</sup>, dégageant ainsi la figure d'un être singulier dont l'amour de la vérité et l'innocence originelle en font la victime privilégiée de l'amour-propre de la collectivité.

---

<sup>12</sup>. Sur le statut ambigu de Socrate dans l'œuvre de Rousseau, voir R. Trousson, *Socrate devant Voltaire, Diderot et Rousseau*, Paris, Minard, 1967.

<sup>13</sup>. Voir page 943.

Le texte de *Rousseau juge de Jean-Jacques* élabore ainsi ce qu'on pourrait considérer comme une rhétorique de l'apologétique, qui renverse méthodiquement aux yeux du lecteur les effets d'inversion opérés par le complot sur la personne publique de J. J. La diffamation n'est pas seulement exposée, mais elle se reconstruit et se réexpose sans cesse dans le cours de la conversation entre le personnage Rousseau et le Français leur dialogue fonctionne lui-même comme un milieu qui permettrait à la fois la réélaboration et le démontage, minutieux et obsédant, des termes de l'accusation. En cela, le texte dessine l'espace positif d'une parole publique qui se conçoit dans la tension opposant l'individu singulier à la collectivité qui l'entoure. S'il y a réélaboration, c'est bien dans le but de démonter et de rétablir la véritable figure de J. J., mais la hiérarchie logique volontairement établie ne tend-elle pas à s'inverser ? L'interprétation pathologique des *Dialogues* s'inscrit exactement dans la tentation de ce retournement. Car ce que nous avons appelé une rhétorique de l'apologétique peut tout aussi certainement se lire comme indice d'une duplicité *autobiographique*, liée à la tentative d'un examen et d'une représentation de soi dont la possibilité est sans cesse recherchée et réinterrogée à travers l'œuvre. Le travail de l'autobiographie est alors celui d'un mouvement de violence et de contrainte irrépressible, qui force à décrire Jean-Jacques comme ce qu'il n'est pas pour dire ce qu'il est, qui entraîne à revêtir les antonomases pour dégager un nom propre.

Gauthier Ambrus  
Université de Genève